

L'idée de *renovation* éthique part de l'hypothèse que les technologies numériques nous imposent des défis éthiques – qui ne sont pas des défis technologiques – mais aussi de l'hypothèse que les technologies numériques sont aussi les potentiels pour relever ces défis éthiques. Peut-être même font-elle souffler un vent de renouveau sur les systèmes de valeurs essoufflés de la modernité.

Depuis le feu, la marche debout, le langage... jusqu'aux lunettes et dents artificielles, l'humanisation est l'intégration de techniques (immatérielles ou corporelles) et de technologies (artefacts) dans l'existence humaine. Pour comprendre l'état actuel de ce rapport « naturel » de l'humain avec les technologies, nous avons une *éthologie* du numérique (science du comportement), mais nous aurions besoin aussi d'une *éthique* du numérique, d'une technoéthique. Il faut pour cela ne pas confondre l'éthique avec les leçons de morale, ramener l'éthique à l'*ethos* (le comportement), pour élaborer une éthique de l'action et pas du discours, liée à des environnements matériels, à des usages de dispositifs matériels et immatériels, et plus particulièrement une éthique des *micro-actions* décisives. Car c'est un *système de valeurs incarné dans l'usage* qui nous a fait cliquer sur Google plutôt que sur le portail MSN, qui nous fait cliquer sur Wikipédia plutôt que d'ouvrir l'encyclopédie qui est à quelques mètres de notre bureau.

Les comportements numériques ne sont jamais *éthiquement* neutres, ce sont eux qui construisent des systèmes de valeur comme ceux des sites ou forums collaboratifs, mais aussi les valeurs pour moi plus contestables des sites d'exhibitionnisme/voyeurisme « social » et autres *reality-virtual-shows* devenus sur le Web aussi stupides que la TV.

On peut partir d'une meilleure philosophie de la technologie pour mieux comprendre la micro-éthique de la technologie. Intéressant point de départ, la loi de Kranzberg : « une technologie n'est en soi ni bonne ni mauvaise ni neutre ». Le plus important est le « ni neutre » ; il signifie que l'innovation technologique implique, au minimum, une *adaptation éthique*, et au mieux suscite de l'*innovation éthique*.

Prendre en compte l'impact des technologies sur les fondamentaux de l'humain signifie aujourd'hui étudier prioritairement les activités communicationnelles et leur fonction dans la construction de soi et dans la construction de collectifs collaboratifs. *Le jeu* en est un excellent exemple. Aujourd'hui, tout le monde joue, pas seulement les enfants – conduire une automobile moderne, pianoter sur son smartphone, même préparer une conférence sur son micro-ordinateur : une « gamification » de la vie ordinaire a eu lieu. L'éthique de cette modification n'est pas toute positive (nécessité d'une prise de conscience de la violence dans les jeux vidéo et d'une réflexion sur ses investissements malsains), mais elle est largement positive je crois (règles de facilitation des tâches, être plus léger, moins formel, plus souple, moins se prendre au sérieux...).

On peut élargir et systématiser cette approche, comme une une logique de *potentiels*, qui sont à la fois des valeurs qui émergent de technologies et des technologies qui émergent de systèmes de valeur, c'est-à-dire un entrelacement technoéthique dont l'histoire de l'Internet et celle de la micro-informatique tout entière sont les preuves vivantes. Le défi est un changement de niveau : passer de l'idée « accompagner éthiquement ce que la technologie nous impose, maîtriser éthiquement l'évolution technologique » à l'idée : « conduire une évolution éthique en investissant les potentiels de l'innovation technologique ».

Potentiel exceptionnellement prometteur : la *dématérialisation* – alors que nous sommes pris dans des civilisations matérielles depuis l'origine des civilisations, et que nous dépassons la *capacité de charge* de la planète par notre consommation vorace de ressources matérielles. Sans négliger la charge de son hardware (énergie et déchets), on peut voir dans la dématérialisation un nouveau référentiel de comportements et de valeurs (l'accès plus que la possession, le partage, légal ou pas, la communication plutôt que le déplacement). Et le « cloud » bien sûr ! « Dans les nuages » a toujours été péjoratif, nous en avons fait une frontière de progression technologique. Mais le nuage n'est pas immatériel, il est produit en continu par des serveurs, qui imposent plusieurs soucis éthiques (qui les contrôle, ont-ils des propriétaires, sont-ils des biens



## Innovation technologique et rénovation éthique



[michel.puech@paris-sorbonne.fr](mailto:michel.puech@paris-sorbonne.fr)

marchands et sous quelle forme ?) d'où un débat plus large, qui englobe la question importante de la « neutralité du Net » – dans les nuages pas plus que dans les réseaux, par définition, il ne peut pas y avoir d'autoroutes ni de péages, il n'y a que des liens entre des nœuds et des protocoles simples et ouverts pour « naviguer ».

En termes d'innovations éthiques rendues possibles par la dématérialisation, le nomadisme, une logique d'autonomie de l'individu – et de « détachement », de lâcher-prise, qui peut aller jusqu'à l'ultra-nomadisme prothétique : la quasi-intégration au corps humain d'un module de communication électronique.

Nouvelles dimensions technoéthiques : la globalisation et l'ouverture – alors que nos sociétés, de l'entreprise à la nation, reposaient sur un principe de clôture. Nous avons une *technologie ubiquitaire*, nous manquons d'une *éthique globale*. La perception de soi, à cause des technologies numériques, ne se fait plus prioritairement par référence à un lieu physique, à une culture nationale, à un système de valeurs national.

Plus contestée, la valeur technoéthique de la *transparence*. La mauvaise transparence ne doit pas cacher la bonne, on peut y percevoir un potentiel positif, constructif : la transparence invite et oblige à assumer et à partager (exemples de ce retournement éthique : les fuites Wikileaks invitent à reprendre en main les pratiques de la diplomatie, les fuites aux examens démontrent que les administrations ne sont plus capables de maintenir le système de domination bureaucratique qui est l'ossature de notre civilisation depuis la Mésopotamie ou l'Égypte).

Le *collaboratif* est une valeur émergente dont le potentiel est énorme – alors que nos systèmes sociaux, économiques, scolaires... reposent sur la compétition. Notamment lorsque le collaboratif utilise l'agrégation



de comportements individuels, qui inspire toute une éthique – relativiser ou supprimer la fonction des experts et des structures de domination. Alors la vertu nécessaire pour chacun est l'autonomie et le dynamisme et non la soumission.

La technoéthique selon moi est centrée sur l'importance des actions et des valeurs de l'individu – alors que nous croyons encore que la seule « gouvernance » possible doit venir d'un global abstrait. Au contraire, laissons émerger les idées d'*empowerment* du local concret, de l'action individuelle, et (donc) l'importance de ce qui la guide, éventuellement : croyances, choix de vie,

valeurs. A méditer : le Fitness Center avec accès escalator – importance de l'« éveil » individuel, du souci éthique dans l'environnement technologique et de ses micro-pratiques.

Il s'agit donc d'être conscient de l'effet qu'on a sur le global par son usage de tel appareil plutôt que de tel autre, de telle technologie plutôt que de telle autre, par son choix de FAI, de logiciel, de renouvellement de matériel... en prenant l'escalier ou le logiciel libre.

Le meilleur des avènements possibles sera celui où l'appropriation éthique des usages individuels produit une rénovation de nos collectifs, selon un cycle vertueux entre les moyens apportés par le collectif (évolution technologique) et la construction de soi de l'individu (évolution éthique). Ce serait cela sortir de l'ère industrielle (le collectif utilisant les individus comme ses moyens – de production et de consommation – et de manière destructive).

Nous pouvons cesser de vivre l'évolution technologique comme autonome et l'évolution éthique comme subie et contrainte (colmater les fuites et rattraper les dégâts, ou s'habituer à l'irréparable). Nous pouvons être assez ambitieux pour imaginer que nous pouvons innover éthiquement, pas seulement technologiquement – et c'est ce que nous faisons. C'est une utopie, assumée : non pas « la technologie est une utopie » mais : la technologie donne les moyens d'une utopie. Mais elle ne se fera pas toute seule, en pilote automatique : c'est à nous de piloter, de manière de plus en plus consciente et responsable, la *coévolution technologique/éthique*. Être soi-même (individu/collectif) l'auteur et le responsable de ce qu'on devient, de ce qu'on est, de la manière dont on se construit ce n'est finalement que l'humanisme, ou l'éthique humaniste : la technologie ne l'abolit pas, elle la potentialise comme jamais.